

**Antoine Silvestre de Sacy**

# **Michelômania**

Collection  
~La Datcha~



**La Mêsonetta**

**MICHELÔMANIA**

**Antoine Silvestre de Sacy**

Collection ~ La Datcha ~

**Les Éditions de La Mêsonetta**

Roman français du XXI<sup>e</sup> siècle

1er dépôt légal version POD : septembre 2025

ISBN 978-2-491625-64-1

1er dépôt légal version Epub : septembre 2025

ISBN 978-2-491625-53-5

Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsonetta ©<sup>®</sup>

## Illustration, Bruno Bressolin



**Michelômania.** subst. fém. : syndrome psychanalytique, conséquence de la stratégie actionnaliste structurée et cohérente du philomichelisme à l'échelle des multivers.

*À mon père, qui m'a toujours invité à la littérature.*

*« S'ils ont écrit de politique c'était comme pour régler un  
hôpital de fous », Pascal, Pensées.*

*« Now, our operation is small, but there's a lot of potential for  
aggressive expansion », Joker, Batman : The Dark Night.*

*« Je ne suis pas un cas social ni un type anormal sexuellement  
dérégulé, mais dans le contexte actuel de l'ère industrielle, je ne  
veux pas travailler »,  
Michel Sardou, La Manif.*



## Phase 1

-

Jésus Christ VS Michel Sardou.

Prémisses et fondements d'une stratégie actionnaliste  
structurée et cohérente du philomichélisme.

### 1.

Si Jean s'appelait ainsi, personne n'utilisait ce prénom pour le désigner. Tel Yeshua Nasraya, il avait opté pour une autre dénomination. Tout le monde l'appelait Michel — ou bien parce qu'ils le connaissaient, ou bien parce qu'il se faisait appeler ainsi. C'était, si on lui permettait cette fantaisie, son alias.

Jean Derviche était de ceux que la société étiquette comme un boubour, ce pendant négatif et obscur du bobo, celui qui aime les dauphins, refuse de manger du cheval et produit son propre compost. Le boubour, diminutif habile du bourgeois bourrin, pouvait au contraire être défini comme celui qui ne se préoccupe pas de sauver les dauphins, qui aime la viande de toute origine, ne produit pas son propre compost et aime beaucoup Michel Sardou. C'est d'ailleurs rigolo que son nom surgisse ainsi au détour d'une phrase de nature déclarative, car si on appelait Jean Derviche bien plus volontiers Michel Derviche, c'était que

celui-ci entretenait avec Sardou quelques problèmes desquels nous devons traiter.

Tout commença, comme souvent, par une journée d'été des plus banales. Les Parisiens préparaient avec une minutie toute particulière leur *summer body* avant le grand départ vers les plages ensoleillées, les jupes raccourcissaient au même rythme que les nuits, les périodes ovulatoires battaient leur plein et les journées de travail n'étaient plus qu'un intermède fâcheux entre les apéros en terrasses devenus quotidiens. En un mot, un alignement des astres synonyme de l'advenue prochaine d'un événement de grande ampleur.

À cette époque, Jean Derviche avait encore une relation normale avec Michel Sardou. Il connaissait ses tubes les plus convenus, ceux qui saturent l'univers musical des salles polyvalentes, des fins de galas d'H.E.C., des mariages de l'Ouest parisien et des fermetures de rades de la profonde Bretagne. Flânant cette après-midi-là dans une rue de la rive droite, dans un quartier en cours de gentrification expresse, Jean entra chez un disquaire averti d'une rue nouvellement piétonne, végétalisée, parcourue par des hordes de cyclistes et de passants devisant sur la beauté et les malheurs du monde contemporain. Sur la façade, un néon défraîchi et clignotant indiquait péniblement *Superfly Records*, vestige d'un passé où l'enseigne lumineuse avait dû être le symbole de la modernité de son échoppe et de la magnanimité de ses visiteurs mélomanes. À l'intérieur, une poussière épaisse semblait être le principal occupant des lieux, en partage avec quelques homoncles aux barbes fièrement

entretenues et un individu qu'il était difficile de distinguer là-bas, occupé qu'il était à farfouiller derrière sa caisse en bois et ses tonnes de cheveux.

Alors qu'il déambulait parmi les étagères soldées, Jean Derviche tomba par hasard sur un quarante-cinq tours premier tirage de *la Java de Broadway*, contenant le titre éponyme et, sur l'autre face *Seulement l'amour*, cette chanson qui disait fort à propos que *si l'amour c'était de la folie, alors j'aurais perdu l'esprit*. Il avait depuis quelques temps réécouté quelques chansons de Michel Sardou et c'est sans vraiment y prêter garde qu'il mit sous son bras ce disque en continuant d'arpenter les rayons de la boutique, enrichissant sa collection de vinyles au gré de son butinage guidé seulement par l'éclectisme de ses goûts musicaux.

Une fois ses emplettes terminées parmi l'éventail de choix conséquent proposé par la boutique, Jean se dirigea vers la caisse et présenta dévotement le fruit de ses pérégrinations dans les rayons poussiéreux. Il sentit sans mal le regard réprobateur du vendeur caché derrière sa chevelure lorsque celui-ci passa l'objet convoité sous son rayon laser rouge. Jean pensa que ce jeune hipster contemporain aurait eu tout intérêt à aller chez le coiffeur pour augmenter son capital auditif plutôt que de se permettre de juger les goûts musicaux de ses honorables clients. Il rappela à Jean Derviche ces étudiants qu'il avait pu côtoyer dans sa jeunesse, les passionnés, les engagés, ceux qui n'avaient aucun mal à tracer les frontières du bien et du mal de façon irrévocable. Jean ne se laissa pas démonter face à ce regard plein d'un dédain qu'il ne comprenait pas. Il tenta



une approche pour se mettre dans la poche cet efflanqué probablement communiste, ce défenseur du droit des travailleurs à la capillarité douteuse. Il voulut lui faire comprendre que son achat était bien évidemment à prendre au second degré, que c'était un disque à écouter le soir, un peu bourré, pour rigoler.

Ce jeune individu, dans la grande sagacité qui le caractérisait, ne se laissa pas berner par les lâches manœuvres de Jean Derviche. Il refusa de croire à l'argument avancé par notre héros pour le convaincre qu'une chanson comme *la Java de Broadway* permettait, dans des circonstances avancées de la nuit, lorsque les convives sont hébétés par l'alcool et commencent à envisager un retour dans leurs pénates, de relancer une soirée comme si elle venait de débiter. Le disquaire fit une concession sur la forme, mais contre-attaqua sur le fond en répliquant que, face à une chanson comme *le Temps des colonies*, rien n'était plus excusable, que là, le facho réapparaissait sous le Français moyen, qu'on découvrait l'animal caché dans les fourrés.

Jean avalisa mollement face à son adversaire, par un consensualisme ou un désintérêt qui aurait pu le définir. Doté d'une intelligence rare et affûtée, capable d'entrevoir rapidement les implications d'un problème ou d'une situation, Jean adoptait pourtant une attitude d'entomologiste curieux, observatrice, mâtinée d'une distance frisant la narquoiserie. Cette distance pouvait être interprétée par certains comme marque d'arrogance, ce qu'il réfutait catégoriquement. À ses yeux, peu de sujets méritaient vraiment qu'on s'y attelle avec toute la

puissance de la volonté et l'intersubjectivité, la confrontation des opinions et des doxas, se résumait selon lui bien trop souvent à un bavardage se concluant soit par une confrontation, soit par un compromis permettant de se rejoindre à mi-chemin en mettant de l'eau dans son vin. Or s'il est une chose que Jean Derviche refusait sans ambages, c'était de couper son vin à l'eau. Il devait rester des territoires sacrés et inviolables.

Toutes choses égales par ailleurs, il ne connaissait pas le titre mentionné par ce jeune homme aux idées arrêtées, ce *Temps des colonies*. Il se disait surtout à cet instant qu'il était bien pénible de se faire juger quand on venait soutenir les petits commerces. S'il aimait Michel Sardou, c'était bien son droit, et ce n'était pas à ce simili Jésus hipster acnéique et boutonneux de lui reprocher ses amours éclectiques. Il avait passé l'âge de devoir rendre des comptes.

Il faut dire qu'il était loin de comprendre que se jouait peut-être ici un des moments fatidiques de son existence, que grâce à ce Jésus en Birkenstock à la chevelure douce et ondulée, Jean Derviche était en train de vivre un moment qui, rétrospectivement, demeurerait semblable à un moment de grâce, un moment qui, dans l'aléatoire des destinées humaines, marque le tournant d'une vie et la forge d'un destin. C'est sans aucun doute bien contre son gré que ce jeune homme fut la cause de sa névrose à venir. Ces achats, Jean l'ignorait alors, seraient sûrement identifiés par l'Histoire et sa grande hache comme les ferments originels de sa future admiration fanatique, celle qui deviendrait son compagnon de chaque jour et de

chaque instant. Elle s'esquissait là, dans les locaux exigus et poussiéreux de *Superfly Records*.

En sortant, Jean Derviche ne put s'empêcher d'appeler Marc Tourneur, son ami de toujours. Ils s'étaient rencontrés sur les bancs de la Sorbonne, vingt ans auparavant ; Jean était alors étudiant en économie et en gestion, là où Marc s'affairait à la philosophie. Le premier se plaignait du manque d'intelligence de ses camarades, le second de leur manque de frivolité. Ce qu'ils recherchaient, eux, ce n'était pas l'élévation spirituelle, ni l'engagement dans la défense de grandes idées ou la quête de l'amour éternel avec une chargée de T.D. soi-disant « *trop bonne* ». Ce qu'ils voulaient, c'était simplement rigoler. Et aujourd'hui encore, le cœur de leur amitié résidait dans cette joie de vivre qu'ils éprouvaient lorsqu'ils étaient réunis. Le monde avait ce pouvoir de devenir subitement léger et drôle chaque fois qu'ils étaient ensemble.

Marc Tourneur aurait plutôt été de ceux qui, si on leur avait prédit un destin michélique, auraient ri aux éclats glotte déployée. Peu porté sur les phénomènes d'admiration fanatique de prime abord — hormis un goût prononcé pour le *football* qui demeurerait pour tous ceux qui le côtoyaient l'objet d'un étonnement perpétuel — il avait pourtant toutes les caractéristiques d'un candidat promis au michélisme. Il avait été biberonné à la chanson française par des parents qui, nés dans les années soixante, étaient de fait de la génération des Sept Michel, dite aussi génération de l'Heptagone michélique ou, par abréviation, génération S.M.

Trou normand : les S. M., c'est simple. C'est : Sardou en premier puis Delpech, Berger, Fugain, Polnareff, Legrand, Corringe ou Jonasz. Si ce solide concept demeure un point aveugle dans l'historiographie contemporaine c'est que, comme souvent, face à la multitude des faits et événements, les historiens ont bien du mal à hiérarchiser. Pardonnons-les, dans notre grande mansuétude, car si les voies du seigneur sont impénétrables, les voix des historiens nous parviennent le plus souvent des sous-sols des Archives Nationales, là où la lumière est rare, la cuisse lourde et les lunettes à double foyer. Les Sept Michel sont pourtant d'une importance cruciale dans l'Histoire mondiale de la France : symboles des Trente Glorieuses, ils permettent de représenter le passage de la France du statut de grande nation arrogante aux ambitions universalistes à la nation moyenne aux ambitions tout aussi universalistes. En bref, comme dit Michel dans sa grande sagacité, c'est plus la France des années trente, *celle où elle prospère et hop-là-boum.*

Marc Tourneur habitait alors dans une rue cossue du 11<sup>e</sup> arrondissement. S'il n'était pas d'extraction parisienne, il en avait rapidement fait son pays d'adoption. Il était de ceux qui ne s'embarrassent pas de cette hypertrophie du moi devenue l'apanage de nos sociétés nourries aux antidépresseurs et aux réseaux sociaux bleutés, instagramés ou X-és ( ex-Twitter, comme aiment à dire les journalistes ). Devenu professeur de philosophie après moult tracas pour obtenir son concours, il avait pour les choses de la vie un amour simple et sincère, et son choix de métier reflétait bien son tempérament généreux, que ce

soit pour ses amis et ceux qui l'entourent. Il savait encore faire preuve d'une fidélité et d'une générosité qui sont devenues choses rares à l'heure où la plupart des gens ont pour « amis » ce que Jean considérait, en restant courtois, comme des relations de comptoirs. Jean l'aimait pour toutes ces raisons.

Revendiquant une aversion teintée d'indifférence envers la chose politique, Marc se disait radical ou radsoc', bien qu'il fût secrètement de droite et présentât un goût prononcé pour toutes ces choses qui font bander le réac. Dans le désordre : la chasse, les vestes cirées avec doublure tartan et poche gibecière, Napoléon, maréchaux de France, illustres inconnus du Panthéon ( mot compte double, ça fait doublette avec les maréchaux de France ), téléfilms français avec Jean-Pierre Marielle et Jean Rochefort, les mésaventures extraordinaires et cocasses de Nadine Morano. Jean se retrouvait dans cette macédoine d'intérêts divers et antagonistes, de même que dans ses qualités « humaines » comme disent les DRH avec leur air contrit de Mère Supérieure. Contrairement à bon nombre de ses congénères générationnels, Marc n'avait pas peur de la polémique, la féconde, celle qui ne pense pas qu'il y ait dans le monde un monopole de la parole légitime. Il possédait, aux yeux de Jean, cette décence rare de se nourrir de ses affinités sans les camoufler sous le vernis de l'hypocrisie rassurant les faibles consciences. Mais, surtout, la grande qualité de Marc, c'était qu'il était drôle et léger. Une légèreté toute spirituelle cependant, car Marc pèse près de trois cents livres et approche sans mal les deux mètres. Un vrai Golgoth, un monstre, surdimensionné, pas

du tout adapté au monde, une sorte de géant avec une grosse moustache à la Nietzsche. Une hydre aux grandes paluches toujours là pour tenir un gros cigare mâchonné ou une bouteille d'une quelconque liqueur. Qu'importe le flacon ou le Cohiba qui va avec.



## 2.

Lorsqu'ils se furent rejoints, les deux compères devisèrent quelques temps sur ce Jésus de Ménilmontant en musardant dans les estaminets. Jean Derviche lui avait conté sa rencontre avec force détails : chevelu comme Jésus, critique et intrusif envers ses clients, méfiant face à un argumentaire pourtant solide développé par Jean Derviche. Ils se dirent qu'il était bien malheureux qu'un communiste en connût plus sur Michel Sardou qu'eux. Jean décréta avec grandiloquence que cela relevait du complexe du bobo-ouvrier. Souvent moins débiles politiquement qu'un électeur du feu P.S. issu de sa petite gauche caviardée. Nécessité oblige, il a beaucoup plus de raisons d'être intelligent.

Marc avalisa mollement à l'aide de moues qui firent trembloter dangereusement son cul de cigare, peu convaincu par toutes les théories fumeuses que Jean savait avancer à chaque situation.

Ils oublièrent malgré tout rapidement l'achat de ce quarante-cinq tours à prix modique. Ce n'est que lorsqu'ils furent chez Marc, quelques bouteilles de pichtogorne plus tard et un cendrier bien rempli, qu'ils en vinrent à écouter l'œuvre recommandée par leur nouveau prophète de *Superfly Records*. C'est là qu'eut lieu leur révélation mystique.

Là, entre les tranches de saucisson finement tranchées qu'ils s'envoyaient dans la panse et les lampées qui glougloutaient dans leurs trappes, au milieu des cadavres

de Beaujolais nature fleurant bon le cul de poney, le diamant du tourne-disque cheminait à travers les sillons rayés du quarante-cinq tours. Ils découvraient à leur grande surprise bien plus qu'un chanteur de variété française. Il y avait une force, une tessiture dans les vocalises de leur ténor qui tenait du grand homme, du visionnaire qui a compris et vu quelque chose que nous autres, pauvres humains, ne pourrions jamais saisir.

Marc et Jean se renvoyaient la balle et identifiaient à chaque instant un nouveau sujet d'étonnement. Alors que Marc était sensible, au fil de leurs écoutes répétées, à ces fréquentes intrusions des cuivres dont il raffolait — saxo, trombo, cor de chasse —, Jean portait son attention sur les chœurs et les canons qui charmaient son cœur et venaient titiller son sens religieux. Ça lui rappelait l'Église, bien qu'il fût athée et n'ait que peu fréquenté ces temples du sacré. Tout était propice à nourrir leur admiration et celle-ci s'accroissait logiquement à mesure que les bouteilles se vidaient, se doublant d'une excitation euphorique. Ils riaient, se gaussant face à certains textes, comme ce pastiche historique de la Révolution française dont Marc était un grand spécialiste : *le fait de gouverner cul-nul, n'est pas un brevet de vertu*. Jean, quant à lui, affirma sans base solide pour venir soutenir son propos qu'aucun musicien de variété française n'avait su se rapprocher à tel point des dimensions d'un concert symphonique tout en mélangeant subtilement musique de cabaret et chanson populaire. Marc pendant ce temps-là notait scrupuleusement force détails mélodiques inaccessibles à une écoute peu attentive des chansons.

Ils prirent conscience tous deux qu'ils avaient déjà perdu beaucoup trop de temps dans leur vie à ne pas connaître Michel, à ne pas l'avoir écouté et côtoyé, et qu'il leur incombait dorénavant de rattraper ce temps inutilement perdu. Au bout de la nuit, le couperet tomba du cigare de Marc ; il affirma qu'il était nécessaire de faire quelque chose pour marquer le coup. On peut pas laisser passer ça comme ça. Comme dit Michel, j'ai l'impression de rentrer dans le ventre de ma mère et de refaire mon entrée dans le monde. Jean Derviche avalisa cette saillie de son ami Titan ; leur rencontre avec le prophète intermédiée par un Jésus communiste se devait d'être marquée du sceau de l'éternité.

Pour que ces vœux pieux ne demeurent pas lettre morte, ils voulurent faire un pacte solennel, un pacte de chair et de sang. Ils cherchèrent autour d'eux un vieux couteau rouillé, un kriss ou un cimenterre qui serait le souvenir d'un aïeul ayant fait une guerre quelconque, un objet suffisamment chargé d'histoire pour être la marque du basculement de leur existence, ces objets qui peuplent nos appartements, qui sont le souvenir de nos ancêtres et qu'on ne remarque plus par la force de l'habitude et du quotidien qui dénature notre regard sur les objets communs et familiers. Il finit par apparaître sur l'étagère, ce vieux couteau légèrement courbé ayant appartenu au grand-oncle Joël Muscat, caporal de la 8<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup> d'infanterie en 1870. Il était rouillé jusqu'à la moelle, il ferait bien l'affaire.

Bourrés comme des coings monsantotés, sans se demander une seconde s'ils avaient bien fait leurs rappels diphtérie-

tétanos-polio, ils scellèrent leur pacte solennel par une large entaille dans le creux de leurs paumes respectives — un rite initiatique qui perdure pour tout membre potentiel de l'Action Michel.

Rares sont ceux qui savent anticiper ce qu'il se passe après s'être tranché la main avec une baïonnette du siècle dernier. Du sang giclait dans tous les sens par fins jets aspergeant gaiement le mobilier alentour à la manière d'une mauvaise scène de Tarantino. Ils cherchaient dans la panique des serviettes, des pansements, de l'alcool à 90° Celsius pour calmer la douleur par ingestion et pour désinfecter par application cutanée. L'un tentait de s'emballotter la main à l'aide de compresses, demandant à l'autre de lui tenir le ciseau pendant qu'il coupait la bande élastique. Prends les ciseaux, tiens ma main, je ne peux pas j'ai le moignon qui me fait trop mal, ça pisse le sang partout. Ces scènes s'entrecoupaient de toute une série de fous rire irrépressibles qui se mêlaient à l'expression de la douleur la plus aiguë. Pas un regret ne fut toutefois exprimé et les deux idiots furent dignes dans leur bêtise et l'acceptation des conséquences de leur acte.

Une fois leurs mains dûment ensanglantées puis emballottées, Marc et Jean purent réfléchir plus sereinement à la nature du pacte. Il consista d'un commun accord, pour lors, dans l'achat de l'intégralité des enregistrements réalisés par Michel dans sa longue carrière, 322 titres qu'il leur faudrait quêter à travers les différents disquaires de la métropole et du globe, contre vents et marées, Ebay et Amazon, brocantes et Jésus en tous genres.

Le besoin d'un Q.G., un temple propice à l'accueil de leur nouvelle religion, se fit également ressentir. Un lieu de recueillement physique autant que spirituel. Il fut acté non-démocratiquement que ce serait chez Jean. Son appartement allait devenir le lieu de stockage de leur collection et de leurs réunions michéliques.

### 3.

En ouvrant la porte de son bureau ce lundi matin, la main cachée entre deux boutons de son veston, tel Napoléon observant le champ de bataille et peignant l'image de sa postérité, Jean Derviche rigola en se remémorant ces scènes burlesques de l'autre soir. Il se servit un café, s'installa sur sa chaise, alluma son ordinateur et se sentit encore plus disposé qu'à son habitude à se mettre au travail, à donner de son corps et de son esprit en échange d'un salaire qui lui permettrait d'entretenir ses plaisirs et ses distractions. Michel, à présent, était à ses côtés, pour toujours. Il mit sur ses oreilles son casque *Marshall* acheté pendant le *Cyber Monday*, lança sa nouvelle playlist intitulée sobrement « Michel Vaincra » et se mit au travail.

Le travail de Jean était passionnant. Être responsable du bonheur en entreprise — ou *Chief Happiness Officer* chez nos cousins —, c'est une vocation. On dit aujourd'hui qu'il s'agit par excellence du travail des altruistes, des magnanimes se dévouant corps et âmes aux autres. Pour Jean Derviche cependant, il ne s'agissait pas du tout de cela. Si Jean avait décidé de s'orienter dans cette voie, c'était avant tout parce qu'il s'était rendu compte de la profonde "mornitude" des gens qui l'entouraient. Tous dépressifs, tous sous Xanax, Valium ou Librium selon leur posologie. Pendant cinq ans, il avait été commercial au sein d'*HappySkin*, une entreprise permettant de réserver des soins de beauté en ligne : masques régénérants à l'huile



rare de figue de barbarie, épilation lumière pulsée maillot brésilien, drainage lymphatique de la glande mammaire. Les soins du corps n'avaient plus aucun secret pour lui. Il pouvait tenir une discussion de plusieurs heures sur les bienfaits de l'huile de jojoba sur les pores tendus et tirillés d'une peau en manque de sébum — rééquilibrage, hydratation, apaisement, raffermissement, réjuvenation. Il prenait un plaisir infini à répondre à des clientes affolées par l'état catastrophique de leur peau et à leur facturer des soins de beautés bourrés de perturbateurs endocriniens à des prix exorbitants. Chaque année, pendant les Salons des Soins du Corps et de l'Esprit organisés porte de Versailles avant l'été, au moment où toutes les femmes de Navarre commencent leur régime pré-estival et achètent frénétiquement des soins à des prix indécents, Jean était en charge de l'animation du stand de l'entreprise *HappySkin*. Il y rencontrait, en chair et en os, les clientes et clients qu'il avait su aiguiller vers la consommation pendant l'année. Ce moment représentait l'acmé et le fruit de son travail. Ma chère Madame Goubert ! Ravi de vous accueillir, comme chaque année ! Votre fidélité n'a décidément d'égale que la perfection nacrée de votre peau. Madame Goubert rougissait puis s'esclaffait en lui tapant l'épaule et en balançant sa tête en arrière. Madame Goubert était obèse morbide. Elle se déplaçait péniblement, mais la blancheur et la pureté de sa peau avaient toujours su fasciner Jean qui ne pouvait s'empêcher à chaque fois qu'il la voyait de flirter avec elle au point qu'il la rêvait parfois dans son lit, la manipulant laborieusement pour tenter de

trouver le point d'entrée vers son plaisir, soulevant les couches à la recherche du judas.

Cette dame fascinait Jean Derviche ; elle avait su défier les lois du temps, tel Benjamin Button remontant le cours de sa vie, mais version féminine. *Benjamine* Button ! Elle ressemblait trait pour trait à une estampe japonaise qui aurait pris vie, Madame Goubert. *Lei ha la pelle di una Madonna di Botticelli, signora Goubert !* Il lui vantait les mérites du dernier super masque LED efficace contre toutes les formes de contrariétés cutanées. Inoffensif pour la santé bien évidemment, il est par contre redoutable d'efficacité pour ce qui est de nous rendre toutes plus belles que nous ne le sommes. Jean se féminisait souvent au sein de cette société majoritairement féminine. Katy Perry l'a adopté, Jessica Alba en est jalouse et Linda Evangelista n'a plus que ça à la bouche depuis qu'elle a quitté son mec ! L'hashtag #LEDmask atteint des sommets sur les réseaux. En bref, en un mot, in a *nutshell* comme disent les Américains, pourquoi diantre se refuserait-on un tel cadeau ? Pourquoi priver notre peau d'un tel plaisir ?

Madame Goubert repartait avec son masque super LED à cinq cents euros pièce. C'est pour toutes ces Madame Goubert en puissance que Jean aimait son travail passionnément. Au fil du temps cependant, Jean avait commencé à entrevoir d'autres possibilités pour se divertir dans son travail. En plus de ses activités de commercial, il avait depuis quelques années organisé toute une série d'événements au sein d'*HappySkin* pour rapprocher les collègues et le lien fort qui les unissait à l'entreprise, à leurs missions, à leurs valeurs.

Pour Jean, le bonheur au travail se devait de sonner comme une évidence. C'est ainsi, pensait-il, et seulement ainsi, qu'il parviendrait à ne plus subir les jérémiades de ses collègues à propos de leurs trajets quotidiens dans les transports en communs, leurs heures passées dans les bouchons, leurs enfants, leurs tâches ménagères, leur vie sexuelle inexistante. Pour sa santé mentale, égoïstement somme toute, Jean décida d'agir pour le bonheur de tous afin d'avoir, de son côté, la paix.

Il organisa des événements conviviaux, des barbecues, des *speed-dating*, des *blind-tests*, des karaokés, des apéros dans des bars branchés de la capitale plusieurs fois par semaine. Sylvie, du service client, perdit six kilos en trois mois. Gabriel de la compta fit enfin son *coming-out*. Anne-So', notre chère D.R.H., expérimenta quant à elle avec son mari toutes les positions du Kamasutra ; cela ressuscita les parties génitales de son mari entrées en cryogénisation quelques années auparavant. Elle en avait récupéré un teint de pêche, une flammèche coquine et aguichante dans le regard qui régala Jean et lui procurait parfois de légères mimolettes en réunion.

La direction d'*HappySkin* fut si satisfaite de ces changements — la productivité augmenta fortement, l'entreprise doubla son chiffre d'affaires en un an — qu'elle proposa à Jean de consacrer la moitié de son temps au bonheur de ses collègues et l'autre moitié à l'essor de la marque *HappySkin*. Un poste fut créé à quatre-vingts briques par an.

Jean Derviche, honoré et fier, accepta sans hésiter cette double responsabilité de commercial et de C.H.O. offerte par la direction générale de *HappySkin*.

#### 4.

Les journées de Marc et Jean en vinrent à être rythmées par leur quête. En moins de deux mois, ils étaient parvenus à réunir la moitié de la discographie convoitée, et ils se dirent trop tard que leur pacte de sang était bien peu ambitieux. Alors même qu'au bureau, les collègues de Jean lui parlaient de lutte contre le stress oxydatif de la peau, de benchmarks à 360°, d'agilisation des process par stratégies R.O.I. / S.E.O. et d'*avocado toasts*, Jean Derviche pensait acquisition michélique. Quels disques ? Quels magasins ? Quels Jésus ?

Pour pimenter un peu les choses, Jean et Marc s'étaient rapidement interdits toute acquisition via les circuits de distribution numériques, ce qui les obligeait à sillonner les disquaires, les brocantes et les vide-greniers à la recherche de butin michélique.

À chaque nouvel achat, une réunion au Q.G. était organisée, réunions nocturnes qui furent surnommées les « Nuits de la Mère Michelle ». Les voisins de Jean, pourtant habitués à son calme et sa tempérance, se souviennent de cette période avec une certaine nostalgie. Ils ignoraient tout de ce qui se tramait dans cet appartement, mais ils avaient noté avec la perspicacité caractéristique du voisin un tournant d'ordre obsessionnel voire psychiatrique qui semblait les inquiéter. C'était flagrant si l'on en juge par les lettres qu'ils placardaient à la porte de Jean et que celui-ci collectait religieusement au matin. Chacune de ces lettres, Jean les déposait dans un petit classeur ; il lui

plaisait de le parcourir à chaque fois que la vie l'abattait ou que la mélancolie le gagnait. On pouvait tomber aussi bien sur l'expression la plus courtoise, correspondant souvent au début de cette période, que sur des stades plus avancés :

*Cher Monsieur,*

*Votre amour pour Michel Sardou n'a d'égal que votre impolitesse envers votre voisinage. À l'heure où je commence à connaître le répertoire de Michel Sardou intégralement et bien contre mon gré, je vous prie instamment de baisser le volume sonore et de varier votre répertoire musical sous peine d'une convocation au commissariat pour tentative d'homicide par ondes sonores diffusées de manière continue et ayant pour but la déstabilisation de l'état mental d'un voisin, voire la poussée au suicide de celui-ci. Je vous prie de faire preuve de clémence envers nous qui avons toujours su faire preuve de la plus grande discrétion.*

*J'espère avoir attiré votre attention sur les règles élémentaires de la vie en collectivité.*

*Votre voisin du 4ème qui n'en peut plus.*

*Monsieur,*

*Après m'être déplacé plusieurs fois pour venir vous dire d'arrêter votre musique monolithique, j'ai pu constater (longuement, dans la mesure où je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit) que vous ne prêtiez aucune attention aux nombreux déplacements et coups que j'ai pu asséner*



*sur votre porte. IL FAUT MAINTENANT CESSER ! LA NUIT EST FAITE POUR DORMIR !!!!! SILENCE !!!!!!!*

Il en vint même à recevoir des menaces de mort. Bien qu'elles ne lui fussent pas adressées en nom propre, elles le touchaient personnellement ; il eut des « MICHEL DOIT MOURIR », des « TA GUEULE FACHO », « VOS VOISINS SONT AU BORD DU BREAK » ( sans aucun doute des voisins fans de la deuxième scène de *Calmos* avec Rochefort et Marielle et cette femme qui cherche désespérément la rue Gustave Flaubert sans obtenir gain de cause ), ainsi que des messages à caractère plus psychanalytique de type « IL EST TEMPS DE TUER LE PÈRE ». Ces derniers l'amusaient et le faisaient réfléchir tout à la fois.

Pendant un temps, Jean s'interrogea sur les dimensions psychanalytiques de son admiration fanatique. Eût-il dû considérer que son admiration fanatique relevât d'une névrose pour laquelle il eût dû consulter ? Eût-il fallu qu'il s'inquiât de son changement récent d'état mental ?

Après tout, aucun événement de ce type, aucune révolution aussi profonde de son être, de son mode de pensée et de vie ne lui était survenu depuis l'enfance et ses premiers pas sur Terre. Il était, somme toute, il avait toujours été, quelqu'un de très sobre et équilibré.

Pour tenter de comprendre les racines de sa maladie, Jean arpenta les librairies pour se procurer divers ouvrages érudits de psychanalyse. C'était comme cela qu'il réagissait lorsqu'il avait des doutes : il parcourait les livres à la recherche d'une confirmation ou d'une infirmation, les

livres étant pour lui le symbole même de la connaissance et des avis éclairés contradictoires permettant de se forger une opinion propre. Il y avait ainsi, au Q.G. de la Mère Michelle, des livres partout, des livres sur tout. Sa petite bibliothèque avait rapidement été saturée face aux arrivages massifs, et des livres s'entassaient dans chaque recoin de l'appartement comme autant de tours de Pise-Babel.

Il revint de la librairie avec divers ouvrages érudits de psychanalyse : Freud, évidemment, mais aussi les compères Jung et Lacan. Ce dernier, dans son fameux chapitre « Kant avec Sade », programme déjà alléchant par son titre, écrivait : « *Puisqu'il part soumis au plaisir, dont c'est la loi de le faire tourner en sa visée toujours trop court. Homéostase toujours trop vite retrouvée du vivant au seuil le plus bas de la tension dont il vivote. Toujours précoce la retombée de l'aile, dont il lui est donné de pouvoir signer la reproduction de sa forme. Aile pourtant qui a ici à s'élever à la fonction de figurer le lien du sexe à la mort. Laissons-la reposer sous son voile éleusinien* ».

Il ne savait pas ce qu'était un voile éleusinien, une homéostase toujours trop vite retrouvée ou une retombée précoce de l'aile, aussi ne comprenait-il absolument rien à ce que l'auteur avait voulu dire par là, mais il n'en fut pas moins rassuré. Monsieur Jacques devait avoir des problèmes bien plus graves que lui pour écrire des choses aussi curieuses. La grammaire de son inconscient et son grand Autre, concepts éminemment lacaniens, étaient en paix à présent.

Un beau soir, un couple de sympathiques policiers en vint, par une circonstance fortuite, à frapper à la porte du Q.G. de la Mère Michelle. Jean était aux côtés de Marc et de quelques potentielles recrues de l'Action Michel lorsque deux solides gaillards du service de répression des décibels en milieu urbain vinrent tirer la chevillette du modeste logis. Bobinant la cherra, Jean leur ouvrit la porte et l'assemblée réunie leur proposa de venir se joindre à eux. Ils le firent après que cette assemblée de compères saouls eut accepté de réduire le volume au régime de décibels en vigueur dans les zones urbaines à forte densité.

Ils écoutaient *Le Mauvais Homme*, la cent-quarante-neuvième chanson du répertoire de Michel. Au moment où pénétraient dans l'antre les deux garants de l'ordre républicain, Michel s'écriait : « *Mon père c'était un régiment* ». Cela dut produire d'emblée un certain effet chez ces deux gorilles en uniforme puisqu'ils se mêlèrent rapidement à la bonne et chaleureuse atmosphère qui dominait à la Mère Michelle.

Si Jean Derviche n'eut jamais de véritable accrochage avec les forces de police, c'est parce qu'il est d'une nature accueillante et joviale dans ses interactions quotidiennes avec les gens. Il avait noté que la plupart des garants de l'ordre républicain sont de droite, comme lui, et fans de Michel, comme lui. Il ne s'agissait pas de faire des généralités à l'emporte-pièce, bien évidemment. Il concevait volontiers qu'un flicard puisse présenter des signes d'admiration fanatique pour un Jean Ferrat ou un Serge Reggiani, mais il n'en demeurerait pas moins

qu'empiriquement, peu avaient pu croiser sa route. C'était donc un constat empirique, rien de plus.

Quoi qu'il en soit, Yannick Blanchart et Jérôme Martin, les fiers et fidèles garants des systèmes politiques établis, devinrent des habitués des réunions de la Mère Michelle. Ils profitaient des appels des voisins de Jean pour venir sous couvert de la mission qui leur était assignée.

Marc adorait avoir des amis keufs. Méfiant au début, il avait adopté ces deux nounours en uniforme qui étaient alcooliques comme seuls savent l'être les anciens de l'armée. Le service militaire avait, à l'époque, cette vertu d'alcooliser la jeunesse de France avant de la jeter dans le bain de la vie adulte. Encore une chose qui s'est perdue, comme dirait Marc, ce vieux réactionnaire de gauche.